

Articles du 13 mai 2010

Malchance en rafales pour Tomasito

Silence et silence. Le novillero d'Arles, Tomasito n'a rien pu faire à Madrid. Circonstances exténuantes. On dira que le sort lui a été contraire. Le sort : les exécrales novillos de Carmen Segovia et Torres Gallego, le vent, le principe de décomposition qui peut saisir une corrida lorsqu'elle décide de ruiner son propos avec du patatras. Même le public de Madrid s'est décomposé en ovationnant par dérision, dans une ambiance carnavalesque, un de ses pèons qui suait sang et eau pour gouverner l'inférial Gibaltareño. Gibaltareño ne voulait rien savoir, bondissait comme une place boursière, et comme la bourse n'en faisait qu'à sa tête... Une tête qui voulait encorner les nuages et les gorges des toreros cachées dedans. Evidemment, les innombrables et désastreux coups de cape administrés n'ont rien fait, au contraire, pour améliorer sa condition. Pour son courage et la belle allure de son toreo, Tomasito avait tapé dans l'œil de Madrid le 26 juillet dernier en coupant 1 oreille malgré un coup de corne. Lundi, il a simplement pu montrer son désir, avorté, de s'imposer. Il est allé, cérémonieusement, attendre Bonitero, premier novillo, à porta gayola. Mais le décevant Bonitero n'a pas répété ses charges derrière et l'espoir arlésien a perdu le bénéfice de son audace. Aux piques, le président lui a assez justement, le toro n'étant pas assez piqué, refusé le changement de tercio demandé. Ça commençait à partir en sucette. Puis Tomasito a brindé Bonitero au public et l'a attendu au centre. Mauvais calcul. Au centre le vent soufflait fort, la muleta était incontrôlable, et la première série en ouverture de la faena a été "foirée". Il s'est alors replié sur un terrain moins exposé aux rafales mais Bonitero chargeait la tête haute en moulinant beaucoup et se collait au torero. A l'inverse de sa muleta, la faena n'a jamais pu s'envoler malgré une acceptable et applaudie série de la gauche. A son crédit, une bonne estocade. A la cape, face à Gibaltareño et au vent, Tomasito n'a jamais pu baisser la main puis, sous la menace du coup de corne, a tenté de rendre possible l'impossible : mettre de l'ordre, capter ce foutu novillo dans sa muleta, le diriger. En vain. Gibaltareño était allergique à tout projet d'attaque rectiligne. Juan del Alamo, auprès de qui tout Salamanque soupire, s'en est tiré avec les honneurs. Il en voulait plus, avait plus de poigne, plus de recours technique et Flor de Romero se déplaçait mieux mais en envoyant de temps en temps des coups de corne d'égorgeur.

Juan del Alamo recevra une oreille pour récompense d'une faena ardente, autoritaire, avec des séries très bien conjuguées d'autres un peu moins. Sa rage avait aussi su s'imposer au vent. Il pouvait en couper une autre après une héroïque bataille de rue et une estocade à la vie, à la mort face au détestable Actriz.

En difficulté devant le dur à cuire Nervioso et insuffisant devant l'acceptable Don, Miguel de Pablo, le jeune novillero de Colmenar entendra lui aussi le silence. Entendre le silence n'est pas de tout repos.

Jacques Durand

Arles, le toro par l'école

Les photos de l'école taurine d'Arles disent que c'est un jeu et puis plus vraiment. Elles disent la maladresse, la raideur du novice, le corps qui s'efface ou part en débandade devant le veau au lieu de se tenir droit, digne ; puis le corps qui se redresse et les pieds qui se posent pour ne plus bouger. Elles disent que c'est une passion amarrée entre la rigolade et le sérieux. Bernard Lesaing pour les photos et Emmanuelle Taurines pour le texte* dressent un portrait intime de l'école fondée en 1988 par des fondus, Paquito Leal, Erick Canada, Francis Espejo, entre autres. A Francis Espejo, décédé cet hiver, on disait « Qu'est ce que vous allez fabriquer des toreros en Provence ? Les toreros c'est espagnol. » Douze ans plus tard, aux sceptiques, on peut faire la liste des matadors d'alternative sortis de la fameuse Monumental de Gimeaux, une arène de bric et de broc, planches disjointes, fils de fer, clous rouillés, merguez et fêtes champêtres où ils ont fait leur premier pas : Gildas, Jérémy, David, Medhi, Antoni, Charlie, Rachid, Marco, Roman, Tomasito bientôt sans doute.

L'histoire d'Erick Canada est exemplaire de cet état d'esprit où se manigancent la passion de toréer, la débrouille, l'huile de coude, le lien inter générationnel et les fagots pour la grillade, tu les as pas oubliées au moins ? Il a 18 ans, il vit à Roubaix. Il n'a jamais vu de toro, ni d'arène et ni de corridas sauf sur la revue des clubs taurins Paul Ricard. Il rêve cependant de devenir torero. Il écrit à Pedro Romero fameux péon arlésien qui aide aux vocations in situ. Pedro Romero lui répond avec pertinence que toréer ça ne s'apprend ni par courrier ni par téléphone. On est en mai 68. Erick Canada débarque à Arles et n'en remonte plus. Il n'est pas devenu matador mais crée un club taurin pour aider les jeunes qui veulent toréer, dont Paquito Leal. Lui, deviendra matador et à son tour, avec des bénévoles, enfante l'école taurine. Devenue institution soutenue par les pouvoirs publics. Elle peut maintenant envoyer ses élèves toréer dans le Sud-Est, le Sud-Ouest, l'Espagne. C'est ce que le texte met en relief : le passage de la démerde artisanale des temps primitifs à un fonctionnement officiel mais sans perte d'identité. L'école qui recrute beaucoup de ses élèves dans les quartiers populaires fait maintenant partie du réseau international des écoles taurines. Mais elle tient à son fonctionnement familial.

Pour Emmanuelle Taurines « il ne s'agit pas de faire de la tauromachie mais d'être torero ». Ce qu'on enseigne aux garçons et filles c'est ce contenu : l'attitude torero. Et la discipline de vie qui va avec. Tous, loin de là, n'arriveront pas à l'alternative. On le leur dit : « si tu coules, tu as coulé mais, au moins, tu as essayé. » Ce que les Sofiane, Anaïs, Hugo, Morad, Dorine, Rayan, Steeven, Grégory, Jason, Yoan, Antoine, Frédéric et d'autres apprennent surtout ? A vivre une passion qui structure leur adolescence. Avec, peut-être au bout, et comme pour Tomasito lundi, une énorme silhouette : le château fort néo mudéjar de Las Ventas à Madrid.

Jacques Durand

*Bernard Lesaing, Emmanuelle Taurines : « Noir e[s]t Lumière. » Association Images et Recherche. Aix en Provence ; contact@imagesetrecherche.org. 95 pages.18 euros. Site www.imagesetrecherche.org